

Art and Subjecthood. The Return of the Human Figure in the Semiocapitalism

Clara Pacquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/6315>

DOI : [10.4000/critiquedart.6315](https://doi.org/10.4000/critiquedart.6315)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Clara Pacquet, « Art and Subjecthood. The Return of the Human Figure in the Semiocapitalism », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 novembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/6315> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.6315>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Art and Subjecthood. The Return of the Human Figure in the Semicapitalism

Clara Pacquet

- 1 Isabelle Graw organisa en 2011 avec Daniel Birnbaum et Nikolaus Hirsch à la *Städelschule* de Francfort un symposium sous le titre : *Art and Subjecthood : the Return of Human Figure in Semicapitalism*. De ce colloque est né un petit ouvrage rassemblant des contributions de Hal Forster, Caroline Busta, Michael Sanchez, Ina Blom et Jutta Koehler, toutes accompagnées du commentaire dont elles avaient fait l'objet le jour du colloque (Stefan Deines, Stefanie Heraeus, Magdalena Nieslony, Oliver Brokel). Le titre fait directement référence à deux auteurs placés au centre du débat : d'une part, à Michael Fried et son célèbre texte de 1967 : *Art and Objecthood* ; et d'autre part, au théoricien marxiste Franco Berardi et son concept de marchandisation des signes qui fait commerce de nos âmes, qu'il nomme sémio-capitalisme. Les auteurs se proposent ici de réévaluer, à travers le rôle toujours plus central de la figure humaine au sein de productions contemporaines qui concilient minimalisme et anthropomorphisme, les rapports sujet/objet dans le contexte capitaliste du culte voué à la marchandise, notamment en ce qu'ils permettent de comprendre mieux les signes que produit la société et la manière qu'ont les artistes de travailler avec ou contre eux. Fétichisme, animisme, avatar, appropriation, travestissement, *networking*, sont autant de termes que l'on retrouve au fil des textes pour définir non pas ce qui relèverait d'une subjectivité, mais d'une « subjectité » que l'on pourrait d'abord interpréter comme l'indication d'une aliénation des sujets. Fried voyait déjà en 1967 dans l'art minimaliste une attitude anthropomorphiste, c'est-à-dire reposant sur un mécanisme théâtral de représentation (admettant la définition peu nuancée qu'il donne du théâtre) : une illusion, fruit d'un espace scénique bien délimité, en quête de présence pure, qui n'est finalement rien d'autre qu'un sentiment, réduisant l'œuvre à un objet soumis à un public doté du pouvoir de faire exister la fiction de son autonomie. Par la transformation de l'*objecthood* en *subjecthood*, le recueil se veut une tentative de révision des relations qu'entretiennent sujet et objet sans les enfermer dans une opposition

stérile. Une affinité les relierait secrètement faisant se croiser leurs attributs, jouant parfois à se travestir l'un l'autre, pour former l'espace d'une subjectivité : lorsque le sujet s'objectalise, ou lorsque les objets s'animent et semblent s'exprimer, comme en témoigne l'usage du mannequin par exemple dans les installations d'artistes telles que celles de Thomas Hirschhorn ou de John Miller, ou encore, dans l'alliage du minimalisme avec un anthropomorphisme assumé chez Isa Genzken ou Rachel Harrison. A la lecture des textes, si une chose retient parmi beaucoup d'autres notre attention, c'est la mise à jour d'un phénomène qui tend à gagner toujours plus de terrain : celui d'œuvres-quasi-sujets que l'on veut croire bien vivantes, avec des désirs et des volontés, réhabilitant ainsi leur autonomie perdue.